3e Année. — N° 17. 5 Septembre 1897

Le PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

Les bureaux du « **Progrès spirite** » sont ouverts **tous les jours, de 10 heures à midi et** de deux **à 6 heures, dimanches et fêtes exceptés**. Notre **Rédacteur en chef y reçoit les lundi**, mercredi **et vendredi, de 3 à 6 heures.**

Avis

Nous considérons comme un devoir de rappeler à nos lecteurs et amis la *caisse de secours* que nous avons ouverte au bureau du journal, rue Oberkampf, 1, pour venir en aide aux spirites malheureux. Il y a beaucoup de misères à soulager et, malgré les efforts déjà tentés par quelques-uns de nos amis, nos ressources sont bien insuffisantes. Nous serons donc reconnaissants à ceux de nos frères et sœurs en croyance qui voudront bien nous envoyer leur obole. Leurs noms ou leurs initiales, à leur gré, seront publiés dans le journal, avec indication de la somme reçue.

Nous continuons donc à faire un pressant appel à la charité de nos lecteurs en faveur de nos frères malheureux.

Au point de vue de la diffusion du spiritisme, nous prions ceux de nos amis auxquels le *Progrès spirite* est servi d'office, de vouloir bien faire connaître notre journal, de nous aider dans notre œuvre de propagande, soit en nous recueillant des abonnements, soit en engageant ceux qui le peuvent à acheter les œuvres du maître Allan Kardec.

Ce double appel, qui a pour but de soulager aussi bien les souffrances morales que les souffrances physiques, a été entendu de quelques personnes. Nous espérons qu'il le sera, cette fois, d'un plus grand nombre de nos lecteurs.

LA RÉDACTION.

PRÉVISION ET CHOIX DE NOS ÉPREUVES FUTURES

Un de nos correspondants, M. A. Mélior, nous pose plusieurs questions au sujet du choix que font les Esprits désincarnés de leurs épreuves futures.

« Comme il n'appartient pas (dit-il tout d'abord) aux Esprits ordinaires de connaître l'avenir, et qu'ils ont beau choisir avant de se réincarner, ne peut-il pas arriver que d'aucuns soient exposés à n'avoir pas les épreuves auxquelles ils sont préparés ? »

Quand l'Esprit est capable de faire un choix, c'est qu'il voit, ou pressent, l'avenir qui lui est réservé. Il connaît donc les épreuves qui l'attendent.

Quand l'Esprit ne peut choisir une existence en connaissance de cause, « Dieu supplée à son inexpérience en lui traçant la route qu'il doit suivre, comme nous le faisons pour un enfant dès le berceau ; mais il le laisse peu à peu maître de choisir à mesure que son libre arbitre se développe, et c'est alors que souvent il se fourvoie en prenant le mauvais chemin s'il n'écoute pas les conseils des bons Esprits.

« Il peut choisir une existence qui soit au-dessus de ses forces, et alors il succombe ; il peut aussi en choisir une qui ne lui profite nullement, comme s'il cherche un genre de vie oisive et inutile ; mais alors, une fois rentré dans le monde des Esprits, il s'aperçoit qu'il n'a rien gagné, et il demande à réparer le temps perdu. » (*Livre des Esprits*, par Allan Kardec, nos 262, 269)

Le choix de nos épreuves, avant de nous réincarner, est donc, comme la vie elle-même, un moyen de développer notre intelligence et notre sens moral.

« Mais, ajoute notre correspondant, si l'esprit peut se tromper dans son choix, il n'y a donc pas que les épreuves réelles, il

y a aussi les épreuves imaginaires, et ce ne sont pas les moins pénibles. De toutes les personnes qui souffrent moralement, *les plus malheureuses sont certainement celles qui croient l'être*. La cause de leurs souffrances est tout entière dans leur imagination, ou plutôt dans les dispositions de leur Esprit qui, en se réincarnant, est venu en ce monde tout armé pour la lutte, et, en Don Quichotte moderne, croit avoir à combattre des chevaliers spadassins. »

Cela veut dire, à mon avis, que ces personnes se réincarnent sous l'influence d'idées préconçues, ou plutôt, qu'ayant subi, en de précédentes existences, des épreuves bien réelles, elles croient encore les rencontrer dans l'existence nouvelle qu'elles sont appelées à parcourir. Puis, tout est-il bien chimère dans leur imagination, et leurs souffrances n'ont-elles absolument aucune cause appréciable dans ce monde ? Dans tous les cas, l'épreuve n'est pas pour elles seules ; elle est aussi pour les personnes qui les entourent et qui ont à souffrir (parfois cruellement) des exagérations, des extravagances de ces malheureux soumis à l'idée fixe qu'on veut les tourmenter et qui ne sont victimes que d'eux-mêmes.

Notre correspondant en arrive à des détails qui précisent sa pensée :

« Ne doit-on pas, dit-il, recourir à l'intervention du spiritisme pour les malheureux qui, sous l'influence d'une espèce d'obsession, se plaignent à tort des gens de leur entourage ? L'un se croit maltraité, brutalisé ; un autre croit être exploité, volé ; un autre enfin a la conviction d'être outragé, déshonoré. »

Si ces cas relèvent de l'obsession, c'est l'obsession qu'il faut combattre par la prière et la volonté. (Voir les moyens recommandés dans *le Livre des Médiums*, par Allan Kardec, n°s 249 et suivants). Mais il faut demander aux personnes qui entourent ces malades (car ce sont des malades à nos yeux) de les traiter avec douceur, de leur parler toujours raisonnablement, de répondre à leurs attaques par la bonté, la tolérance, la pitié. Ont-elles toujours agi ainsi ?

Si leur conscience n'a rien à se reprocher, alors nous leur dirons : mais cette épreuve est pour vous, c'est vous qui l'avez choisie. Et nous ajouterons, avec le *Livre des Esprits* (n°937) : « Songez que Jésus lui-même a été bafoué et méprisé de son vivant, traité de fourbe et d'imposteur, et ne vous étonnez pas qu'il en soit de même à votre égard. Que le bien que vous avez fait soit votre récompense en ce monde, et ne regardez pas ce qu'en disent ceux qui l'ont reçu. L'ingratitude est une épreuve pour votre persistance à faire le bien ; il vous en sera tenu compte, et ceux qui vous ont méconnu en seront punis d'autant plus que leur ingratitude aura été plus grande. »

Notre correspondant termine ainsi son questionnaire :

« Qui dit, après tout, qu'à force de traiter de voleur quelqu'un de très honnête, à force de mettre en doute la vertu d'une honnête femme, à force de considérer comme mauvais l'homme bon qui a toujours eu pour les siens les sentiments les plus affectueux, à force enfin de s'entendre attribuer des défauts que l'on ne possède pas, est-ce que l'on ne se trouve pas bien involontairement, un jour ou l'autre, obligé de les accepter ? »

Non, mon cher correspondant :

« *Les principes sacrés ne tremblent pas dans l'âme* » ainsi que l'a dit le poète. Accusé injustement, l'homme de bien n'en doit prendre que plus de foi en lui-même et de confiance en Dieu.

Quel cas pouvez-vous faire d'accusations que vous savez fausses ? Et pourquoi vous en alarmer ?

Ah ! je le sais, quand ces accusations partent du foyer familial, des lèvres de ceux que l'on voudrait chérir et qui semblent vous détester, l'épreuve est des plus douloureuses.

Il faut toutefois s'armer de patience, répondre à la violence par le calme, et sourire aux imputations calomnieuses dont on veut vous accabler.

Si cependant, écrasé par l'épreuve sans cesse renaissante, ou suggestionné par ces accusations constamment renouvelées, on se sentait envahi par le mal au point de devenir peu à peu un malhonnête homme, alors, *mais seulement alors*, après un suprême appel au secours d'en haut, il vaudrait mieux fuir son milieu contaminé que se soumettre à sa néfaste influence.

Mais un spirite sincère, à l'âme bien trempée, doit, autant qu'il le peut, tenir tête à l'orage et ne pas déserter son devoir. Il en sera récompensé, par sa conscience d'abord, puis par les divines influences qui viendront éclairer les profondeurs de son être d'une vive et exquise lumière. Cette lumière, épurant son âme, le mettra de plus en plus en rapport avec la vie supérieure de l'espace, avec ces Esprits grands et bons qui, penchés sur les douleurs de l'homme, le consolent, le fortifient et l'encouragent au bien, en attendant qu'ils l'accueillent comme un frère dans l'éternité bienheureuse que ses actes lui ont préparée.

A. Laurent de Faget.

RÉINCARNATIONS

33. — Le principe de la réincarnation est une conséquence nécessaire de la loi du progrès. Sans la réincarnation, comment expliquer la différence qui existe entre l'état social actuel et celui des temps de barbarie ? Si les âmes sont créées en même temps que les corps, celles qui naissent aujourd'hui sont tout aussi neuves, tout aussi primitives que celles qui vivaient il y a mille ans; ajoutons qu'il n'y aurait entre elles aucune connexion, aucune relation nécessaire; qu'elles seraient complètement indépendantes les unes des autres ; pourquoi donc les âmes d'aujourd'hui seraient-elles mieux douées par Dieu que leurs devancières ? Pourquoi comprennent-elles mieux ? Pourquoi ont-elles des instincts plus épurés, des mœurs plus douces ? Pourquoi ont-elles l'intuition de certaines choses sans les avoir apprises ? Nous défions de sortir de là à moins d'admettre que Dieu crée des âmes de diverses qualités, selon le temps et les lieux, proposition inconciliable avec l'idée d'une souveraine justice. (Chap. 11 nº 19)

Dites, au contraire, que les âmes d'aujourd'hui ont déjà vécu dans les temps reculés ; qu'elles ont pu être barbares comme leur siècle, mais qu'elles ont progressé ; qu'à chaque nouvelle existence elles apportent l'acquis des existences antérieures ; que, par conséquent, les âmes des temps civilisés sont des âmes non pas créées plus parfaites, mais qui se sont perfectionnées *elles-mêmes* avec le temps, et vous aurez la seule explication plausible de la cause du progrès social. (*Livre des Esprits*, chap. 4 et 5.)

34. — Quelques personnes pensent que les différentes existences de l'âme s'accomplissent de monde en monde, et non sur un même globe où chaque Esprit ne paraîtrait qu'une seule fois.

Cette doctrine serait admissible, si tous les habitants de la terre étaient exactement au même niveau intellectuel et moral ; ils ne pourraient alors progresser qu'en allant dans un autre monde, et leur réincarnation sur la terre serait sans utilité ; or, Dieu ne fait rien d'inutile. Dès l'instant qu'on y trouve tous les degrés d'intelligence et de moralité, depuis la sauvagerie qui côtoie l'animal jusqu'à la civilisation la plus avancée, elle offre un vaste champ au progrès ; on se demanderait pourquoi le sauvage serait obligé d'aller chercher ailleurs le degré au-dessus de lui, quand il le trouve à côté de lui, et ainsi de proche en proche ; pourquoi l'homme avancé n'aurait pu faire ses premières étapes que dans des mondes inférieurs, alors que les analogues de tous ces mondes sont autour de lui, qu'il y a différents degrés d'avancement, non seulement de peuple à peuple, mais dans le même peuple et la même famille ? S'il en était ainsi, Dieu aurait fait quelque chose d'inutile en plaçant côte à côte l'ignorance et le savoir, la barbarie et la civilisation, le bien et le mal, tandis que c'est précisément ce contact qui fait avancer les retardataires.

Il n'y a donc pas plus de nécessité à ce que les hommes changent de monde à chaque étape, qu'il n'y en a pour qu'un écolier change de collège à chaque classe ; loin que ce fût un avantage pour le progrès, ce serait une entrave, car l'Esprit serait privé de l'exemple que lui offre la vue des degrés supérieurs, et de la possibilité de réparer ses torts dans le même milieu et à l'égard de ceux qu'il a offensés, possibilité qui est pour lui le plus puissant moyen d'avancement moral. Après une courte cohabitation, les Esprits se dispersent et, devenant étrangers les uns aux autres, les liens de famille et d'amitié, n'ayant pas eu le temps de se consolider, seraient rompus.

A l'inconvénient moral se joindrait un inconvénient matériel. La nature des éléments, les lois organiques, les conditions d'existence, varient selon les mondes ; sous ce rapport, il n'y en a pas deux qui soient parfaitement identiques. Nos traités de physique, de chimie, d'anatomie, de médecine, de botanique, etc., ne serviraient à rien dans les autres mondes, et cependant ce qu'on y apprend n'est pas perdu ; non seulement cela développe l'intelligence, mais les idées que l'on y puise aident à en acquérir de nouvelles (chap. VI, nº 61 et suivants). Si l'Esprit ne faisait qu'une seule apparition, souvent de courte durée, dans le même monde, à chaque émigration il se trouverait dans des conditions toutes différentes ; il opérerait chaque fois sur des éléments nouveaux, avec des forces et selon des lois inconnues pour lui, avant d'avoir eu le temps d'élaborer les éléments connus, de les étudier, de s'y exercer. Ce serait chaque fois un nouvel apprentissage à faire, et ces changements incessants seraient un nouvel obstacle au progrès. L'Esprit doit donc rester sur le même monde jusqu'à ce qu'il y ait acquis la somme de connaissances et le degré de perfection que comporte ce monde. (nº31)

Que les Esprits quittent pour un monde plus avancé celui sur lequel ils ne peuvent

plus rien acquérir, cela doit être et cela est; tel est le principe. S'il en est qui le quittent auparavant, c'est sans doute par des causes individuelles que Dieu pèse dans sa sagesse.

Tout a un but dans la création, sans quoi Dieu ne serait ni prudent, ni sage ; or, si la terre ne doit être qu'une seule étape pour le progrès de chaque individu, quelle utilité y aurait-il pour les enfants qui meurent en bas âge d'y venir passer quelques années, quelques mois, quelques heures pendant lesquelles ils n'y peuvent rien acquérir ? Il en est de même pour les idiots et les crétins. Une théorie n'est bonne qu'à la condition de résoudre toutes les questions qui s'y rattachent. La question des morts prématurées a été une pierre d'achoppement pour toutes les doctrines, excepté pour la doctrine spirite, qui seule l'a résolue d'une manière rationnelle et complète.

Pour ceux qui fournissent sur la terre une carrière normale, il y a, pour leur progrès, un avantage réel à se retrouver dans le même milieu, pour y continuer ce qu'ils ont laissé inachevé, souvent dans la même famille ou en contact avec les mêmes personnes, pour réparer le mal qu'ils ont pu faire, ou pour y subir la peine du talion.

ALLAN KARDEC.

(Extrait de son ouvrage : *La Genèse selon le Spiritisme*, chap. XI).

AIR ET PAROLES DU ROI HENRI III

(Suite) (*)

Il reconnut aussi le papier pour lui appartenir ; c'était une feuille double de papier à musique ordinaire, sur l'un des feuillets de laquelle il avait écrit plusieurs choses de sa main. Ce papier était, avec beaucoup d'autres, dans un bureau à cylindre fermé, et placé dans une autre pièce. Il fallait donc que quelqu'un l'eût sorti de là pour le porter sur son lit pendant qu'il dormait. Or, personne de chez lui, à sa connaissance, ne pouvait l'avoir fait. Qui donc pouvait-ce être ? Là est le mystère redoutable que M. Albéric Second n'ose pas approfondir.

C'est sur le feuillet blanc qu'il trouva l'air noté *selon la méthode et les signes du temps*. Les paroles sont écrites avec une extrême précision, chaque syllabe exactement placée sous la note correspondante. Le tout est tracé à la mine de plomb. L'écriture est très fine, mais très nette et très lisible ; la forme des lettres est caractéristique ; c'est celle qu'on voit dans les manuscrits de l'époque.

(*) Voir notre numéro du 20 août.

M. Bach n'était ni sceptique, ni matérialiste, et encore moins athée ; mais, comme beaucoup de gens, il était dans la nombreuse classe des indifférents, se préoccupant assez peu des questions philosophiques. Il ne connaissait le spiritisme que de nom. Ce dont il venait d'être témoin éveilla son attention ; loin de n'oser approfondir ce mystère, il se dit : approfondissons. Il lut les ouvrages spirites, et commença à se rendre compte, et c'est dans le but d'avoir de plus amples renseignements qu'il nous a honoré de sa visite. Aujourd'hui le fait n'a plus rien de mystérieux pour lui, et lui paraît tout naturel ; il est de plus très heureux de la foi et des connaissances nouvelles que cette circonstance l'a mis à même d'acquérir ; voilà ce qu'il y a gagné.

Il sait pertinemment que ni la musique ni les paroles ne pouvaient venir de lui ; il ne doutait pas qu'elles ne lui eussent été dictées par le personnage qui lui était apparu ; mais il se demandait qui avait pu les écrire, et si ce ne pourrait être lui-même dans un état somnanbulique, quoiqu'il n'ait jamais été somnambule. La chose était possible, mais, en l'admettant, cela n'en prouverait que mieux l'indépendance de l'âme, ainsi que tous les faits de ce genre, si curieux et si nombreux, et dont cependant la science ne s'est jamais préoccupée. Une particularité semble détruire cette opinion, c'est que l'écriture n'a aucun rapport avec celle de M. Bach ; il faudrait, que dans l'état somnambulique, il eût changé son écriture habituelle pour prendre celle du seizième siècle, ce qui n'est pas présumable. Serait-ce une espièglerie de quelqu'un de sa maison ? Mais il est constant pour lui, qu'en supposant l'intention, personne n'avait les connaissances nécessaires pour l'exécuter ; or, si lui, qui avait eu le rève, n'avait qu'un souvenir insuffisant pour transcrire et paroles et musique, comment une personne étrangèr s'en serait-elle mieux souvenue ? Le soin avec lequel la chose était écrite, aurait, d'ailleurs, exigé beaucoup de temps et requis une grande habileté pratique.

Un autre point important à éclaircir, était le fait historique de cette première passion du roi, dont aucune histoire ne fait mention, et qui lui aurait inspiré ce chant mélancolique. Le fils de M. Bach s'étant adressé à un de ses amis attaché à la bibliothèque impériale, à l'effet de savoir s'il existerait quelque document à ce sujet, il lui fut répondu que s'il en existait ce ne pouvait être que dans le journal de l'*Estoile* qui se publiait à cette époque. Des recherches faites immédiatement amenèrent

la découverte du passage rapporté ci-dessus. La mère d'Henri III craignant l'empire que cette femme d'un esprit supérieur pourrait exercer sur son fils, la fit cloîtrer, puis périr. Le roi ne put se consoler de cette perte dont il conserva toute sa vie un profond chagrin. N'est-il pas singulier que ce chant relate précisément un fait ignoré de tout le monde, et de M. Bach par conséquent, et qui, plus tard, se trouve confirmé par un document de l'époque enfoui dans une bibliothèque ? Cette circonstance a une importance capitale en ce qu'elle prouve d'une manière irrécusable que ces paroles ne peuvent être de la composition de M. Bach, ni d'aucune personne de la maison ; toute supposition de supercherie tombe devant ce fait matériel.

Le spiritisme seul pouvait donner la clef de ce fait par la connaissance de la loi qui régit les rapports du monde corporel avec le monde spirituel. Il n'y a là rien de merveilleux ni de surnaturel. Tout le mystère est dans l'existence du monde invisible composé des âmes qui ont vécu sur la terre, et qui n'interrompent pas leurs relations avec les survivants. Montrez à quelqu'un, ignorant l'électricité, qu'on peut correspondre à deux cents lieues en quelques minutes, cela lui paraîtra miraculeux ; expliquez-lui la loi de l'électricité, il trouvera la chose toute naturelle. Ainsi en est-il de tous les phénomènes spirites. ALLAN KARDEC.

(*Revue spirite* de juillet 1865)

GROUPE FAMILIAL ALSACIEN
DE L'ESPRIT REÏ

—

Au sujet de la catastrophe du Bazar de la Charité

(Dictée du 7 mai 1897)

—

L'abondance des matières nous a privés du plaisir de reproduire plus tôt la communication suivante et les réflexions qui l'accompagnent. Nous empruntons le tout au *Phare de Normandie*, de juin 1897.

Te parlerai-je, ma bien-aimée, de ce qui fait parler la France entière, de ce sinistre affreux qui jette la consternation et la douleur même chez ceux qui ne sont pas atteints dans leurs familles ? quelles souffrances et quelles angoisses !.. C'est tout ce qu'on saisit d'abord de cette catastrophe, c'est tout ce qu'on peut dépeindre qui ait frappé les sens !... Mais qui en démêlera le but et la portée ? Qui dira, qu'ainsi qu'à l'appel de la symbolique trompette du jugement dernier, pourquoi, à la clarté des flammes meurtrières, des légions d'Esprits sont venues assister, dans leurs convulsions d'agonie, ces cent personnes pour les emporter presque radieuses, après l'épuration, de la plus horrible des douleurs physiques ? Une pléiade de nobles femmes bienfaisantes aux humains a atteint les rives fleuries des vies spirituelles ; elles se trouvent ensemble, se sont reconnues, après le léger étonnement qu'a vite percé la lumière de leur conscience intime, — cette conscience qui sait, mais qui sommeille en l'humanité, qui seule fonctionne après l'heure du trouble et qui surgit alors, flamboyante comme un phare, jetant ses lueurs sur les plans préhumains, — s'écriant : « Te souviens-tu ?.. tu le savais hier ?.. »

Eh ! oui, elles le savaient, ces âmes ; elles avaient voulu la torture qui a réduit en cendres la beauté de leur corps, chez les plus jeunes, et leur fortune si enviée, chez les autres...

Mais le pourquoi de ces choses, nul ne le définirait nettement. Il n'est pas d'Esprit de ma catégorie qui pourrait s'occuper du secret des destinées des autres, et la clef de ces mystères qui font frémir en bas, est là-haut, très haut, dans les régions où ces âmes iront elles-mêmes consentir d'autres missions plus belles et plus exquises, dans la radieuse satisfaction du sacrifice consommé dès lors, et qui les leur aura méritées.

Quel enseignement pour ceux qui restent, n'est-ce pas, chère exilée, pour ceux que l'obscure matière conduit en aveugle vers la fin terrestre, proche ou lointaine ? Et comme il donne à penser et à méditer sur cette phrase des Evangiles : « Soyez prêts, soyez prêts !.. Le jour de la mort viendra pour beauconp d'entre vous quand ils y penseront le moins. » Oui, il faudra être prêt : il faut vivre par la pensée dans cette vie extra-terrestre et s'habituer à saluer par la prière de l'aurore et de l'aube Celui vers qui chaque jour nous porte. Il faut se défaire progressivement des attaches trop lourdes de la terre, vivre un peu avec les disparus qui seront vos premiers guides ; il ne faut pas que le souvenir s'en efface, pour bien les reconnaître... Je ne parle pas pour toi, ma bien-aimée ; car tu me reconnaîtras de suite... Nul autre que moi ne t'ouvrira ses bras. Je serai, je te l'ai déjà dit, l'hirondelle du bord du nid qui t'enseignera comment on bat des ailes pour prendre l'essor divin. A nous deux, nous explorerons les espaces, dépensant pour Dieu notre adoration, pour les autres, notre charité, et pour nous, notre amour... N'est-ce pas merveilleux de penser que dès l'aurore de notre vie spirituelle, à deux nous posséderons dans leur intégralité ces essences de sentiment divin, auxquelles nos vies

terrestres nous auront préparés, les extases d'adoration pour Celui qui se révélera à nous dans toutes ses merveilles et dans toute l'intelligence subitement allumée en nos âmes, quand nous pourrons le prier dans un recueillement silencieux comme déjà si souvent je l'implore.

Et la charité donc, ma bien-aimée ! Avoir alors le pouvoir d'aider plus spécialement les souffrants et les malheureux... Ce sentiment est déjà cultivé en nous, mais hélas ! sur la terre, il se heurte si souvent à des désirs que les questions matérielles rendent impuissants !

Quant à l'amour, ah ! il y a longtemps qu'il me semble que nous sommes prêts : n'est-ce pas, ma Lucie ?... Ainsi que la jeune source bouillonne et murmure sous le roc pesant qui lentement lui ouvre une issue dans une lumineuse fissure, ainsi nos âmes s'appellent à travers ce bloc matériel placé entre elles, et qui, comme le roc de la source, lentement diminue et s'amincit pour préparer l'enlacement suprême du revoir.

Ah ! nous sommes prêts... Mais plus nous nous appelons et plus nous nous désirons, et plus notre amour s'épure. Ne le sens-tu pas ? Un jour, les amours terrestres nous feront horreur. Nous serons flamme et lumière dans ce baiser qui nous emportera étourdis de bonheur. A toi... à toi à jamais !..

Cette belle communication est suivie de quelques réflexions du *Phare de Normandie* sur la prescience divine, sur la question de savoir si la volonté du Tout-Puissant ordonne les désastres dont nous souffrons, ou s'il faut les attribuer à un hasard aveugle, que corrige, après la mort des victimes, la Justice souveraine. Notre rédacteur en chef, dans son article : *Discussion* (n° du *Progrès spirite* du 20 août), a traité ce sujet conformément aux principes émis par Allan Kardec. Nous n'y reviendrons donc pas. Voici seulement la fin des réflexions du *Phare*, qui présente un intérêt particulier :

Il est un homme pourtant que le grand problème de la destinée n'embarrasse point, qui hardiment s'est immiscé dans les secrets de la Providence... Cet homme est le Père Ollivier, le prédicateur de la cérémonie funèbre de Notre-Dame. Il connaît, lui, la cause de la catastrophe. Elle se résume en deux mots : La France de 1789 était coupable ; Dieu, pour la châtier de ses abandons et de ses révoltes, avait besoin d'une hécatombe humaine, et pour que sa vengeance fût mieux satisfaite, il lui fallait des victimes choisies... Oui, voilà en substance ce qu'a dit le rigide Dominicain devant la foule en deuil.

Quelle pauvre idée, vraiment, des desseins de la Providence, et comment pouvoir leur attribuer une telle cruauté ? C'est nous ramener aux sacrifices humains, à la religion de Baal, de Moloch, à l'encontre de la douce morale du Christ, qui défendait à ses apôtres de se servir du glaive, même contre ses ennemis, qui sur la croix n'avait pour ses bourreaux et pour tous les hommes que des paroles d'amour, de pitié et de pardon.

Non, Révérend Père, il ne peut être vrai que Dieu, l'infinie bonté, se complaise à exercer de pareils supplices sur des innocents, en vue du rachat des coupables. Les fautes sont personnelles, l'homme est responsable seulement de ses actes, accomplis en pleine liberté et en pleine conscience. Notre foi repousse donc l'expiation telle que vous la concevez, telle que l'enseigne encore, il faut bien le dire, votre théologie d'un autre âge !

Quant aux victimes du Bazar de la Charité, comme à toutes celles que chaque jour enregistre et dont on parle moins, nous prions pour elles. Nous prions aussi pour les survivants brisés de douleur, et leur souhaitons les consolations que donne l'espérance du suprême « revoir ».

A. R.

Nous nous associons pleinement à toute cette éloquente péroraison de notre confrère.

Echos et Nouvelles

Une poupée vivante :

C'est dans le village de Hartley (Angleterre) que se voit cette merveille qui attire les curieux par milliers. Elle s'appelle Marguerite Suddaby. Née dans le Yorkshire de parents bien constitués, elle mesurait à sa naissance exactement 17 centimètres. Aujourd'hui elle paraît être arrivée à son complet développement : sa taille atteint à peine 30 centimètres et son poids est de 400 grammes. Ses parents ne peuvent l'habiller qu'avec des vêtements de poupée. Elle dort dans un tout petit lit dont les draps sont grands comme un mouchoir de poche et dont l'oreiller tiendrait dans une enveloppe. La poupée vivante de Hartley est blonde, avec de jolis yeux clairs et intelligents. Rien n'est plus saisissant que de la voir danser et courir comme une petite automate. Sa santé n'a jamais rien laissé à désirer.

(La Lumière)

PHÉNOMÈNE TÉLÉPATHIQUE
CHEZ UNE PETITE FILLE DE CINQ ANS

En février dernier une petite fille de moins de cinq ans, habitant une commune du Novarais, eut la perception, par voie supranormale ou télépathique, d'une grave maladie de sa mère qui habitait Settimo Torinese. Celle-ci tomba subitement malade le 17 février vers midi et demi. Vers cinq heures du soir la petite fille présenta les premiers signes d'agitation au milieu de ses jeux avec ses compagnes. A 7 heures précises elle dit : « Je veux aller à la maison. » On lui fit voir qu'il faisait nuit et que ce n'était pas possible : « Je veux aller à la maison, répéta-t-elle, parce que maman est malade. » Or, vers neuf heures et demie, arriva un télégramme annonçant la maladie très grave de la mère. Le lendemain, on prit le premier train, mais entre Novarre et Vercelli, la petite fille dit subitement ; « Maman est morte ! » et se mit à pleurer abondamment. Enfin on arriva, et, en entrant dans la chambre de la défunte, la petite fille dit, au milieu des larmes, à sa tante : « Tu vois bien que j'avais raison en te disant que maman était morte ! » Ce fait est entouré de toutes les garanties d'authenticité avec signatures des intéressés. La petite fille était normalement constituée et en bonne santé bien qu'un peu capricieuse ; elle n'avait pas vu sa mère depuis cinq mois.

(Archivio di psichiatria, XVIII, IV, p. 411)

CURIEUX CAS DE TÉLÉPATHIE

Thildy Friedmann, d'Oberachern, se promenant avec son amie Emma B..., par un beau jour de printemps, cette dernière dit à plusieurs reprises : « Que le temps est beau ! c'est au printemps que je voudrais mourir, quand les arbres sont en fleurs. » Environ six mois après, Emma B. tomba malade, et quand le printemps arriva de nouveau, elle sembla aller mieux ; tout son entourage et elle-même espéraient la guérison. Or un soir, Th. Friedmann causait avec une amie dans sa chambre, lorsqu'on frappa à la porte ; elle cria : « Entrez ! » la porte s'entre-bâilla, mais personne n'entra. Le même phénomène se présenta trois fois de suite. Le lendemain matin arriva la nouvelle qu'Emma B. était morte et qu'environ une heure avant sa mort elle parlait vivement de son amie ; les heures furent trouvées concordantes. Le jour de l'inhumation, le temps était magnifique, les arbres en fleurs. Th. Friedmann se dit en elle-même : « Où peux-tu être, Emma ? Sais-tu combien ta perte m'est pénible ? » La réponse arriva merveilleuse ; un petit arbre en fleurs qui se dressait à l'extrémité de la tombe ouverte, fut secoué si vigoureusement et avec tant de persistance qu'une épaisse couche de ses fleurs vint recouvrir le cercueil. Tous les assistants regardaient avec étonnement ; il ne faisait pas le moindre vent.

(Zeitschr. f. spiritismus, 19 juin)

NÉCROLOGIE

Nous avons appris avec regret la mort de M. William Henry Harrison, poète, écrivain, ami des sciences et des arts, qui fut, pendant de longues années, propriétaire et éditeur du très important journal « The Spiritualist. »

Mme la duchesse de Pomar, avec le concours d'un des membres de notre groupe, voulut bien seconder M. Harrison dans son œuvre de propagande spiritualiste, qu'il continua tant que sa santé chancelante le lui permit. D'un caractère éminemment sympathique, notre frère en croyance laisse un grand vide dans le cercle de ses nombreux amis. Il s'est désincarné le 10 août courant, à Herne Hill, près de Londres, à l'âge de cinquante-six ans.

Nous formons les vœux les plus sincères pour le prompt dégagement de son esprit et son ascension toujours plus haute vers la lumière du vrai, du juste et du beau.

LA RÉDACTION.

BIBLIOGRAPHIE

NOUVELLES ÉSOTÉRIQUES

par M. A. B. (Mme Ernest Bosc)

1 vol. in-18 de 350 pages. Prix, 3 fr. Edition de *la Curiosité*, 6, place St-Michel, Paris.

Les cinq nouvelles dont se compose ce très intéressant volume, font successivement apparaître, sur notre terre désolée, des Esprits humains désincarnés, des sylphes, des fées, des gnomes, des korrigans, qui viennent aider ou combattre l'homme dans ses œuvres. Elles nous rappellent les légendes enfantines dont nous fûmes bercés, et y ajoutent virilement les très réelles découvertes que notre siècle a faites dans le monde de l'Au-delà.

Dans la première nouvelle : *le Sacrilège*, l'auteur nous fait le récit mouvementé du vol d'un vase sacré, grande urne, d'un prix inestimable, qui avait été offerte au temple de Siva « trois siècles avant Çakya-Muni. »

Le malfaiteur, qui n'est autre que le portier de la vieille pagode, avait consenti à livrer cette urne antique, contre une forte somme d'argent, à un riche Anglais qui devait en prendre livraison sur son navire.

Mais le courroux de Siva soulève les flots de l'Océan, la frêle embarcation qui

porte le *sacrilège* chavire, et le voilà précipité dans l'abîme avec l'urne, avant d'avoir pu atteindre le vaisseau où l'attendait son complice.

Après la mort du coupable, nous assistons à son châtiment ; il a toujours l'urne pesante dans les bras et ne peut s'en séparer. « Il éprouve les tortures de la faim et de la soif », sur une terre inhospitalière. « Il appelle, personne ne lui répond. » Il peut à peine percer de son regard l'atmosphère brumeuse qui l'enveloppe ; quand il parvient, après de longs efforts, à faire quelques pas, il se voit alors près d'êtres semblables à lui, mais qui ne le voient ni ne l'entendent.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans le récit des longues souffrances infligées au sacrilège. Ces souffrances sont plutôt matérielles que morales, et on pourrait croire, à les voir ainsi, dans des conditions qui rappellent, en les amplifiant, les souffrances terrestres, que l'expiation a lieu tout entière dans l'Au-delà.

Or, nous savons que la *réincarnation* est nécessaire, pour que le coupable puisse non seulement expier, mais encore réparer ses torts.

La deuxième nouvelle : *Le drapeau noir*, est écrite dans une note bien spirite. Elle ne peut que faire aimer le spiritisme qui, déclare l'auteur, « rend meilleurs ceux qui le pratiquent. »

Cette touchante histoire se termine par ces mots : « La fréquence de nos rapports subjectifs avec les désincarnés retarde leur avancement spirituel. »

Nous ne sommes pas de cet avis. Nous croyons, au contraire, que nos rapports avec nos chers disparus (continuation de la solidarité humaine), ne peuvent qu'être utiles à eux et à nous : à nous, par les conseils qu'ils nous donnent, s'ils sont élevés ; par les réflexions qu'ils nous suggèrent, s'ils sont encore dans un état inférieur ; — à eux, par l'accomplissement d'un devoir sacré de charité et d'amour, ou par les nouvelles études de la vie, qu'ils font en nous côtoyant sans cesse.

L'Ombrelle verte, ou la *Jettatura*, nous montre l'influence du *mauvais œil*.

Nous ne nions pas les influences magnétiques des êtres sur les êtres, mais peut-être l'auteur a-t-il, ici, bien chargé le tableau.

Si le magnétisme impur qui se dégage de certains regards, quoique très réel, pouvait produire tous les ravages matériels consignés dans *l'Ombrelle verte*, nous n'aurions plus qu'à prendre la fuite dès que nous rencontrerions un de ces regards. Tandis qu'avec la prière et la volonté, nous pouvons résister à toutes les influences pernicieuses.

Lysmha la Korrigane est une délicate nouvelle écrite avec le cœur tout autant qu'avec l'imagination. Elle nous a charmé et ému, bien que nous n'en partagions pas toutes les idées philosophiques.

Quant à *la Roche-Vidal*, c'est une sombre histoire qui peut faire frissonner, dans les veillées d'hiver, même au coin d'un bon feu, ceux qui en entendront la lecture. Aux éléments du drame sont mêlés les Esprits des Eléments de la Nature, ces fameux *Elémentals* dont nous, spirites, nous ne reconnaissons pas l'existence, mais qui, d'après l'auteur, peuplent notre planète et sont souvent les adversaires implacables de l'homme. Pauvre fils d'Adam ! Il ne lui suffisait donc pas de ses luttes avec ses semblables, avec lui-même, avec les difficultés de la vie qui lui est faite, et il lui faudrait encore se défendre contre les *Elémentals ?* C'est trop, décidément.

En résumé, nous sommes heureux de louer, dans les *Nouvelles Esotériques*, les nombreux passages qui s'adressent au sentiment, éveillent la pitié, produisent une émotion généreuse, ennoblissent notre être moral par la peinture du beau, du vrai et du bien.

Mais nous formulons d'expresses réserves sur certains points de la philosophie de l'œuvre, que la logique spirite repousse. Ainsi, nous ne pouvons admettre ces korrigans que l'auteur fait apparaître sous la forme humaine, qu'il déclare seulement « candidats à l'humanité » et auxquels il n'accorde qu'une âme passagère, *une âme périssable*. Pour nous, le mot *âme* est synonyme d'immortalité. Il ne saurait y avoir *d'âme mortelle*. Du minéral jusqu'à l'homme, à travers tous les règnes de la Nature ; de l'homme jusqu'à Dieu, à travers toutes les régions de l'espace, nous voyons l'âme, en ses états divers, se développer sans cesse pour gagner toujours de plus hauts degrés de l'échelle sans fin des êtres. Mais il faut — de toute nécessité et de toute justice — que chaque âme (même embryonnaire si l'on peut ainsi parler), soit dotée de l'immortalité, pour qu'elle puisse continuer sa magnifique et, parfois, bien douloureuse ascension, de règne en règne, de monde en monde, de ciel en ciel, vers le suprême idéal qui l'attire et qui ne l'a point créée faible et perfectible, pour la détruire quand elle commence à le comprendre et à s'élever vers lui.

A. Laurent de Faget.

Le Gérant : A. BOYER.

Imprimerie Lucien Duc, 35, rue Rousselet, Paris.